

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 6 (1960)
Heft: 11

Artikel: L'enfant de septembre
Autor: Francillon, Clarisse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un nouveau livre de Clarisse FRANCILLON :

A l'âge de treize ans, Géraldine apprend qu'elle est la fille adoptive de ceux qu'elle considérait jusqu'à ce jour comme ses véritables parents.

Chacun de nous n'est-il pas amené, une fois ou l'autre, à se préoccuper de ses origines ? Sur les trois mots du « qui suis-je ? » se fonde la dramatique interrogation de qui prend conscience de notre condition mortelle.

Ce roman se déroule sur deux plans étroitement mêlés. D'un côté la tentative d'élucider le mystère de sa naissance qui accompagne toute l'évolution de Géraldine et le lent cheminement de cette quête qui dépasse et transcende son objet ; d'autre part, l'existence individuelle de l'héroïne que, par une sorte d'ironie, le destin charge d'enfants qui ne sont pas les siens — avec son lot de joies et de souffrances, la rencontre de la jalousie, des amours, la fuite du temps.

Thèmes que l'auteur a traités avec l'humanité, la sensibilité et le talent qui l'ont placée au premier rang des romancières de langue française.

L'ENFANT DE SEPTEMBRE

Edition Pierre HORAY

— Donne, crie Géraldine, donne donc !

Elle arrache le papier des mains de son amie, elle le lui rend, de nouveau elle s'en empare, toutes deux le plient, le déplient, l'examinent à l'endroit, à l'envers, par transparence. Est-il possible que ce soit là, enfin, le document qu'elles cherchent depuis des semaines et va-t-il leur brûler les doigts ?

Simitch tient la lampe Carcel, les ombres vacillent contre les murs exsudant de salpêtre. Oui, peut-on croire que cette missive racornie, vieille d'un demi-siècle, cette loque, représente l'aboutissement de tant d'efforts, la fin de la quête ? Une quête poursuivie pendant près de quarante ans, une éternité. Malgré le froid qui règne dans cette cave, la peau de Géraldine s'imprègne de sueur.

« Penses-tu vraiment que... demande-t-elle.

— Il y a des chances... »

Les jambes fauchées, Géraldine se laisse tomber à l'angle de la caisse au fond bourré de paquets ensevelis sous des matelas de poussière. A-t-elle terminé sa harassante besogne de fouilles, sera-t-elle libre, demain, de respirer l'odeur des feuilles, de marcher dans la lumière ? Simitch essuie avec son coude son visage gris de crasse, ses prunelles pétillent d'excitation.

« Relis encore une fois, » dit Géraldine qui masse ses reins douloureux.

De nouveau les ombres bougent, se trémoussent. Simitch cale la lampe au milieu d'un nœud de dragons et de chimères en bois chantourné, dont il est difficile de déterminer à quoi il pouvait bien autrefois servir — peut-être est-ce un pied de table ou de console — elle s'assied sur un tabouret moisi. Elle aplatit la lettre sur ses genoux, elle la repasse, sous sa paume le papier crépite. Louis-Gérard Ternuzien, expert-comptable près la Cour et le Tribunal Civil, 8, rue d'Aubilly, Charleville,

Ardenne... (Quand Simitch lit à haute voix, les rugosités de l'accent serbo-croate se font plus particulièrement sentir). Douze novembre 1906. A Monsieur le Directeur de l'Hôtel du Château, par les Hautes-Rivières, Ardenne. Cher Monsieur, veuillez trouver ci-inclus...

Une simple lettre destinée à accompagner une note d'honoraires, comme l'Hôtel du Château en a reçu des montagnes au cours de ce demi-siècle. Géraldine se laisse aller en arrière, elle s'appuie à l'autre bord de la caisse. La fatigue, la poudre noirâtre irritent ses paupières. Et elle qui, parfois, allait jusqu'à imaginer que jusqu'à la fin de sa vie elle épuiserait ses vacances dans cette maudite cave, furetant après un homme prénommé Gérard ! Un homme dont elle ignorait tout, ne sachant même pas si oui ou non il avait laissé une trace de son passage ici, aux premières années du siècle.

Certaines caves de l'Hôtel du Château communiquent entre elles, certaines s'ouvrent sur d'étroits couloirs qui se coupent, se recoupent, s'incurvent : un itinéraire compliqué que, maintenant, Géraldine et Simitch connaissent par cœur, car elles le suivent chaque matin depuis quatre semaines. On longe les claies à fruits et à légumes, la rangée des fûts, le bouteiller, on aperçoit la chaufferie, un régiment de fenêtres et de persiennes appuyées les unes aux autres, on heurte des piles de pots à fleurs ; des objets hétéroclites se dessinent dans l'ombre, lessiveuses, lampadaires, bassines à confitures, lustres, le tout enduit d'une glu à l'odeur suffocante, et enfin l'on arrive. Les archives d'avant-guerre, par un miraculeux hasard en partie conservées, s'entassent dans une niche, une sorte d'alvéole au fond de la dernière salle, vaguement éclairée, celle-là, par un soupirail garni d'une barre de fer à ramifications pointues, semblable à un énorme tronçon de barbelé. A l'extérieur, un cadenas ferme le tout. « ... lors de ma dernière

visite au Château... dans cette attente recevez... » scande encore la voix de Simitch et Géraldine répète : Gérard, Louis-Gérard.

Bien entendu, d'autres porteurs de ce prénom hanterent ces lieux, elle le sait à présent, les archives en font foi. Mais l'un deux (sommelier) atteignait à peine ses dix-neuf ans à la déclaration de la première guerre, l'autre (souffrant des nerfs) séjourna à l'hôtel alors converti en établissement de repos juste avant la deuxième guerre mondiale, et encore, venu de Lubeck s'appela-t-il Gherhardt, et entre les deux conflits, une Américaine ayant transformé le Château en maison d'accueil pour intellectuels fatigués, un certain Gérard Quelquechose (poète) traça sur le livre d'or :

*Les Ardennes
Sans leur Château
Sont une fontaine
Privée d'eau.*

Mais, compte tenu des dates, aucun de ces trois-là ne saurait accéder au rôle de prétendant à l'attention des deux Dames de la Cave. En revanche, Ternuzien paraît, jusqu'à nouvel ordre, le seul Gérard dont les archives prouvent qu'il fréquenta ici vers le début du siècle, à l'âge adulte, donc en état de faire un enfant à une jeune fille, et il se trouve qu'à la même époque, la petite ouvrière, que Géraldine et Simitch ne désignent jamais autrement que par le surnom de « Véritable », venait aussi dans cette maison. La taille serrée dans une ceinture à boucle de clinquant, elle s'occupait de l'entretien des rideaux, voilages et embrasses.

« ...chez vous. Recevez, cher Monsieur, l'assurance de... » récite la voix aux inflexions étrangères, et Géraldine penchée hors du renfoncement parvient à voir, à travers le soupirail, un fantôme de jambe, un fantôme de touffe d'herbe. De temps à autre, un sourd grondement éclate, se répercute dans l'enfilade des chambres souterraines : là-haut, on tourne un robinet, on remplit un arrosoir, des milliers de tièdes gouttelettes aspergent les gazons du parc et cette merveilleuse bordure de plantes vivaces — delphiniums, achillées, campanules, tournesols — qui déferle sur la pelouse en vagues irrégulières, différente, ô combien, des rectangles piqués de petites fleurs étriquées et raides, étendus devant le pensionnat où fut élevée Géraldine Lemaillé. On les coupait, on les trempait dans des verres bleus ornant la statue de Marie-Auxiliatrice, patronne de l'institution, ou celle de la sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, objet de la dévotion exigeante et passionnée de Géraldine, qui dispensait sa bénédiction sur un corridor conduisant aux toilettes. C'est là, pendant une récréation, alors qu'au-dehors caillait le demi-jour d'hiver, que Géraldine avait entraîné Georgette, une de ses compagnes, puis chuchoté sous le sceau du secret le plus absolu, au fond

d'une oreille particulièrement creuse, ornée d'une minuscule turquoise, que Monsieur Lemaillé, son père, était un acrobate de cirque. Georgette, fille d'un colonel et externe, s'empressa de raconter le soir même à sa famille réunie au grand complet et aux amis invités pour le dîner, que Monsieur Hubert Lemaillé était un acrobate de cirque. Dieu, quelle histoire !

Géraldine agrippe l'épaule de son amie. « Simitch, est-ce que tu te rends compte ? Nous arrivons au bout de nos peines !

— T'emballe pas trop, dit Simitch. Rien ne nous assure que... N'importe comment, il y a une marge entre 1906 et 1904, ça n'est pas tout à fait la même chose.

— Mais presque, avoue. »

Et c'est à la fin de l'année 1904 que la jeune fille, qui allait devenir la mère de Géraldine, prenait le train pour se rendre de Charleville à l'Hôtel du Château afin de décrocher, nettoyer, regarnir de macarons, pompons et pampilles, puis de raccrocher tout ce qui pendait aux fenêtres. Agenouillée au milieu du poussier, Simitch plonge ses bras dans la caisse. La lampe dont le grésille-ment se mêle au bruit des paperasses remuées projette contre le mur granuleux sa silhouette emmitouffée de chandails et d'écharpes.

« Malheureusement l'électricité ne parvient pas jusqu'à cette niche », a déclaré, voici environ quatre semaines, le directeur-gérant de l'hôtel, après avoir guidé les deux dames à travers le labyrinthe des salles, mettant les araignées en fuite, craignant de souiller son impeccable jaquette et son pantalon rayé. Plus on avançait, plus rayonnait le visage de Simitch. Lui, il abritait avec sa main la flamme d'une bougie. Il contemplait les caisses empilées d'un air de souverain dégoût. Tout ce fatras des archives d'avant-guerre, il faudrait bien se résoudre à le détruire, mais personne dans la maison n'avait le temps de l'examiner, à plus forte raison de le débayer, alors on le laissait là. « Puisque vous avez la gentillesse de nous permettre d'y jeter un coup d'œil, dit Simitch, nous achèterons une lampe. »

Elles portaient ce jour-là des robes d'été, des spartiates. Le lendemain, elles sont descendues à la cave, chargées d'une mallette de lainages et de vieilles chaussures amenés de Paris tout exprès en vue de la température polaire des sous-sols du Château. « Tu ne crois pas que nous avons l'air de deux clochardes ? » a demandé Géraldine, comme elles s'équipaient à l'entrée de la dernière chambre.

Quelle importance ? Personne ne les verrait. Et quand bien même quelqu'un les verrait, la belle affaire ! Les explorateurs, archéologues, spéléologues et autres scaphandriers ont-ils l'aspect de danseurs mondains ? Oui, Simitch avait raison, reconnu Géraldine, et sans plus attendre, elles s'attaquèrent à cette forteresse, cette pyramide, cet himalaya.

C. F.



confort traditionnel suisse

EUROPE, PROCHE, MOYEN, EXTRÊME-ORIENT
AMÉRIQUE DU NORD ET DU SUD

Caravelle Douglas DC-8

SWISSAIR